

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1922, tome 21, p. 88-92

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

Variation sur la joie d'avoir fini.

... C'était, autrefois, le lundi après la distribution des prix.

Généralement, je rentrais en voiture au village, isolé sur son plateau, et assez éloigné des gares. Mais il m'est arrivé plusieurs fois de faire le trajet à pied, seul, par la route légèrement montante, abritée sous la forêt, puis coupant les prés et les pâturages. J'en connaissais tous les détails. Il y avait à droite dans le rocher un trou où l'on creusait du sable, propre à nettoyer les couteaux ; dans le fond du ravin, un ruisseau souvent à sec ; plus haut, bordant la route, des cerisiers où je maraudais consciencieusement ; et devant moi, dans le lointain, quelques fermes aux noms pleins de mystère. Régulièrement, en traversant le petit hameau du Milieu de la Montagne, des parents m'offraient un ou deux « calices » de cette eau de cerises qui sent le noyau ; et après qu'ils m'avaient dit en patois : « tu es toujours pressé », j'enfilais le chemin d'un pas rapide.

Je n'ai ressenti nulle part cette impression de bienfaisante solitude, comme en ce coin paisible qu'est mon pays. Pas d'usines ni de chemin de fer ; un air pur comme il l'est dans les hauteurs ; la vue reposante sur le vert des prés et des forêts plus sombres, et là-bas, une ligne bleuâtre, déjà en terre étrangère.

Voici que du sommet de la colline où j'ai grimpé pour éviter les contours, j'aperçois d'un coup d'œil mon village, étendu à deux portées de fusils et bien en face « notre » maison ; le grand jardin entouré de groseilliers, les deux pruniers encadrant la fenêtre de la cuisine, devant la grange des chars à foin,

et sur le toit une fumée pâle. A mesure que je descends, je saisis mieux le bruit cadencé des métiers à tisser le taffetas, que manœuvrent les femmes et les filles, dans presque chaque maison. Elles chantent à pleine poitrine tout en travaillant, et des fenêtres large ouvertes s'échappent un ensemble singulier de romances rythmées de travers par le fracas réguliers des métiers.

Notre chien Garrot m'a flairé à distance ; aboyant et bondissant, il accourt, me saute à l'épaule, me lèche la joue, la main et la boîte à violon que je porte sous le bras, se couche dans le sentier, frémissant de l'arrière-train ; ses yeux expriment beaucoup plus et bien mieux que le langage des hommes civilisés. Il n'avait pas la beauté en partage ; mais jamais pelage rebelle de barbet ne recouvrait âme de chien plus affectueuse. Il assistait à la joie des premiers épanchements en famille, dont il s'était fait le bruyant annonciateur ; son souvenir est lié à celui des morts, dont la disparition a fait le vide dans la grande maison qu'habitent maintenant des étrangers. Il partageait la jouissance de nos promenades à travers la campagne et sous les grandes ombres des forêts de sapins. Et quand toute la maisonnée, tassée dans la voiture à rainures jaunes, décampait le dimanche après-midi pour l'un ou l'autre village voisin chez des connaissances qui nous servaient du miel en rayon, il gambadait autour du cheval, sur les graves naseaux duquel il happait des baisers.

... Il était bon de vivre au grand air, d'aller donner avec les moissonneurs sa part de coups de râteaux inexpérimentés, de contempler tous les soirs le soleil qui se couchait dans des traînées de sang au fond de l'horizon. Il était bon d'aimer ceux qui ne sont plus.

Les premiers temps, on parlait beaucoup du collège ; il y en avait à raconter : tout y passait, choses, gens, événements. Et comme il est naturel, on en prenait à son aise pour juger de haut et répartir les censures. Avec un sens de l'équité qui, heureusement, existe encore de nos jours, on rétablissait les valeurs en feuilletant le catalogue des notes : « Un tel, mais, c'est proprement un âne. Il est avant moi parce qu'il s'entendait à tricher et à se mettre bien avec les professeurs ». On se chargeait volontiers aussi, et gratuitement, de méfaits disciplinaires, pour se donner des airs et poser à l'indépendance. Parfois on

s'apitoyait sur son triste sort d'interne, sur les misères de la vie parquée, sur la dure nécessité du lever à 5 heures, et même sur les travers et le caractère difficile des maîtres — envers qui la reconnaissance ne fleurit généralement qu'après quelques lustres. Et puis, grâce à la bien-faisante influence de la vie au grand air du bon Dieu et de l'atmosphère familiale, grâce aussi aux mortifications de l'amour-propre quand l'entourage s'apercevait que l'étudiant ne possédait ni toutes les sciences ni toutes les vertus — et le lui faisait sentir — grâce à ces petits chocs, froissements et légères meurtrissures qui ne manquent nulle part où des hommes vivent ensemble, pas plus dans la famille que dans les collèges, les impressions désagréables emportées de là-bas, et grossies encore par l'imagination, finissaient par se dissoudre au fond de la mémoire; tandis que surnageaient les souvenirs riants d'une année scolaire assez laborieuse pour satisfaire la conscience, assez heureuse en somme pour nuancer déjà d'un peu de regret mélancolique le regard jeté en arrière.

A mesure que s'éloigne le temps de la jeunesse, cette mélancolie imprègne davantage les fins d'années scolaires. L'on se reporte avec une prédilection égoïste aux jours où, étudiants, on ressentait aussi la joie d'avoir fini, de partir, de jouir des vacances en se ressouvenant un peu des mois écoulés. Et voilà que, au risque de paraître vieux jeu et vieille perruque, sous prétexte d'écrire une chronique et avec la certitude de se tenir bien à côté de son sujet, on vient bêtement étaler d'antiques impressions que ceux qui vivent du présent et de l'avenir trouveront plutôt rances. Mais les générations se ressemblent en plus d'un point : et plusieurs de celle qui vient de quitter le collège ont peut-être ressenti quelque chose qui ressemble à ce que je viens d'écrire.

Pour faire diversion, et puisque, entre nous, ceci est une chronique, j'aborde mon sujet et je donne brièvement, en terminant, la chronique du mois passé. La matière est extrêmement abondante, tellement qu'un homme du métier s'en lècherait les doigts. Je fais un triage, et j'énumère : La Fête-Dieu, où toute la pompe et l'éclat possibles célèbrent l'abaissement de l'Infini dans l'infime hostie de l'ostensoir. Un groupe de fillettes blanches et frisées s'était aligné au fond de l'église pour jeter des fleurs au bon Dieu à son retour chez lui. Ah ! bien oui, il y a des

Messieurs qui se moquent pas mal que des fillettes jettent des fleurs au bon Dieu ; et au moment où passait le Saint-Sacrement, les pauvres petites, barricadées derrière une rangée vigoureuse d'adorateurs peu délicats, étaient bien empêchées de trouver un passage par où jeter leurs fleurs. Ça ne fait rien, fillettes ; le bon Dieu vous a vu esquisser votre geste gracieux mais impuissant, et il en a été content. Et puis, allez, ça vous arrivera souvent dans la vie, des choses comme ça. La Saint-Louis, fête patronale des étudiants : magnifique sermon de circonstance par le Père Gélase, capucin, communion générale à la grand'messe, pèlerinage à Vérollez, récréation en Crie, où la qualité du vin et du fromage excita une particulière estime pour M. le Procureur.

Le 25 mai, première représentation de « Saint-Maurice » et des « Aventures de Gilles » de M. Henri Ghéon. Quatre séances s'échelonnèrent jusqu'au dernier dimanche et remportèrent un succès mérité. Les acteurs, stylés par l'auteur lui-même, furent bien près d'être excellents. Comme toute œuvre qui n'en est pas indigne, celles-ci ont fait discuter. Je me figure que si l'auteur a souri des scrupules des délicats qui se sont scandalisés à certains effets comiques, il a dû rire un peu des louanges hyperboliques de quelques admirateurs outrés, se doutant bien que ses pièces n'ont pas besoin, pour être des œuvres de grand mérite, qu'on proclame qu'on n'a jamais rien vu de pareil sous le soleil. Relisez, dans les « Jeux et miracles pour le peuple fidèle » les « Aventures de Gilles » en faisant abstraction, si vous en avez, de votre inquiétude sur la manière dont M. Ghéon tire d'ordinaire parti du christianisme, et vous verrez bien que c'est réellement du théâtre ; la vie, le sens scénique, la vérité des dialogues, le comique un peu gros parfois, extrêmement fin très souvent, voilà de quoi vous satisfaire : car si une partie du « peuple » fidèle s'y sent un peu mal à l'aise, il n'est pas impossible que l'« honnête homme », même infidèle, y trouve son compte.

La promenade à la montagne fut cette fois idéale ; un vrai beau temps ; des excursions réussies ; une rentrée, agitée de rhododendrons et d'enthousiasme. Elle avait précédé d'une quinzaine la fête de M. le Recteur, à qui nous la devons, de par la tradition. Ce fut un éloquent discours que le compliment de l'humaniste qui lui présenta les

vœux des élèves, et qui fut longuement acclamé, ainsi que la réponse de M. le Recteur.

Puis vinrent, pour clore la série des promenades, celle de la Fanfare, qui alla tâter du mal de mer sur le Léman, et enfin le dernier coup de sonde dans les hauteurs, le dernier vendredi de la dernière semaine... Et le samedi matin, examen de chant, dont « s'émerveilla » M. le Président de l'Instruction publique, clôture officielle l'après-midi, et le dimanche, distribution des prix — qui émerveilla peut-être un peu moins ceux qui ont comme excuse de n'être pas des veinards.

Mais bah ! dans la joie d'avoir fini, bien des choses s'arrangent. Les vacances feront le reste, et deux mois de flânerie en marge de Ragon, de Virgile, de Verniolles, des variations de la courbe et consorts, cicatriseront les blessures de l'amour-propre, exciteront à nouveau les appétits studieux et prépareront les intelligences et les cœurs à reprendre, dans les meilleures dispositions, le labeur interrompu.

Vivez dans la joie, chers amis. C'est une belle et sainte chose que la Joie.

Treize-Etoiles.